

ouvrage collectif « Le XIX<sup>e</sup> siècle représente l'un des moments majeurs de l'histoire du livre ». Et cela pour de multiples raisons ; l'avènement de l'ère industrielle, avec ses nouveautés en termes de transports, d'éclairage, de renouveau des techniques d'impression, favorise la diffusion de la presse ; la multiplication des périodiques, la progression de l'alphabétisation entraînent une demande croissante d'ouvrages des plus variés. De plus, aux bibliothèques traditionnelles s'ajoutent les cabinets et les salles de lecture, les bibliothèques populaires...

Mais c'est la naissance du socialisme qui encourage la généralisation de la scolarité, et donc le rapport au livre. Ce nouveau mouvement, qui caractérise le siècle, constitue le moteur principal de l'évolution surtout dans les années trente quand, fruit de la révolution industrielle, il engendre de nouvelles doctrines qui prônent des changements sociaux. Pour la diffusion de ce foisonnement d'idées, de projets, d'utopies, il faut écrire et lire, réaliser et consommer. Voilà donc que la lecture et la production des livres trouvent une place importante, et peu étudiée jusqu'à maintenant, dans le développement de la nouvelle pensée socialiste. C'est cette place – surtout pendant les premières décennies du siècle – que les essais ici rassemblés mettent en évidence. L'ensemble des contributions est divisé en trois parties : « Livres », « Lectures », « Bibliothèques ».

La section « Livres » s'ouvre sur le projet fantasmagorique d'une bibliothèque de livres illustrés (François Perrier) que Charles Fourier envisage pour son phalanstère, dans

N. BRÉMAND (dir.), *Bibliothèques en utopie. Les socialistes et la lecture au XIX<sup>e</sup> siècle*, Villeurbanne, Presses de l'Enssib, Papiers, 2020, p. 262.

Comme le rappelle Nathalie Brémand dans son introduction à cet

le dessein d'amorcer dès l'enfance l'imagination et le désir, ce désir qui sera le moteur du nouveau monde industriel et sociétal. De même que ce monde sera pluriel et varié, les livres seront luxueux, attrayants, coloriés ; le couronnement sera une somptueuse *Encyclopédie naturalogique enluminée*. (Je ne peux m'empêcher de penser aux livres de Jules Verne, richement illustrés, parus plus tard aux éditions Hetzel et – par contraste – au Verne dystopique de *Paris au XX<sup>e</sup> siècle*, ville oublieuse et sans histoire, dont les rayons des librairies n'abritent que des *bestsellers*, comme... les *Odes décarbonatées* !)

Bien que le socialisme soutienne la nécessité de l'éducation populaire et de la participation ouvrière à la vie collective, et bien que cela se réalise surtout grâce à la lecture de livres, de périodiques, de brochures, les écrivains jouissent, chez les premiers socialistes, d'un statut plutôt ambigu (Gaetano Manfredonia). Dans les sociétés envisagées, utopiques ou du moins idéales, où les individus exercent leurs fonctions en harmonie et égalité, faut-il reconnaître aux écrivains un statut spécial, ou bien considérer ces derniers comme des travailleurs exerçant un métier ayant la même utilité que les autres ? Prophètes ou fonctionnaires ? Fourier, surtout, et ses disciples soutiendront l'importance des arts et des lettres et, à ceux qui les pratiquent, le droit à une reconnaissance aussi bien symbolique que matérielle.

La circulation des livres – production, lecture, diffusion – est étroitement liée à la pensée socialiste de différentes manières. Qu'on

songe à la riche collection ayant appartenu à Proudhon (Edward Castleton et Anne-Sophie Chambost), actuellement à la Bibliothèque d'études et de conservation de Besançon, qui constitue le socle même de la formation de la pensée proudhonienne. Sans parler de l'insatiable bibliophilie de Jules Gay (Thomas Bouchet), oweniste, mais aussi fouriériste, saint-simonien, néo-babouviste, imbu pareillement de la culture du XVIII<sup>e</sup> siècle, lecteur infatigable, écrivain engagé, éditeur militant, cosmopolite (toujours accompagné, dans ses exils, d'un petit patrimoine de livres) qui, dans son journal *Le Communiste*, envisage une communauté utopique où la bibliothèque serait un espace fondamental pour la vie de la communauté.

Dans la section « Lectures », on signale l'article de Fabrice Bensimon et François Jarrige sur la pratique de la lecture à haute voix dans les ateliers et les fabriques des débuts de l'industrialisation, lecture dont bénéficient les ouvriers et les artisans pendant les heures de travail. À Londres, à Paris, on se cotise pour l'achat des livres, on s'abonne collectivement à des périodiques socialistes, on se passionne pour Thomas Paine, pour Étienne Cabet. C'est une pratique qui résiste tout au long du siècle – même quand, désormais, la lecture privée et silencieuse l'emporte dans les classes supérieures – mais qui est vouée à décliner quand les machines rendront les milieux de travail trop bruyants. D'ailleurs, la sollicitation à l'instruction moyennant la lecture est confiée à des figures parmi les plus remarquables du socialisme, entre autres Flo-

ra Tristan, qui envisage la création de bibliothèques ouvrières, fournies de « bons » livres populaires, ou Étienne Cabet pour qui les livres à contenu social, nombreux dans les bibliothèques des différentes communautés icariennes, ont surtout le but d'en former les membres.

Dans la dernière section, où reviennent plusieurs sujets traités dans les pages précédentes, notre attention est attirée par les bibliothèques qui se trouvent au cœur de deux utopies réalisées. Dans le premier cas (Ophélie Siméon) il s'agit des espaces de lecture de New Lanark, ancienne usine de coton, autour de laquelle se constitue un village habité par une communauté solidaire de travailleurs, selon le projet de Robert Owen, philanthrope et socialiste réformiste, qui encourage l'instruction comme fondement du développement de toute entreprise sociale. L'autre bibliothèque qui mérite d'être évoquée est celle du familistère de Guise (Frédéric K. Panni), habitat réalisé en 1846 par l'industriel fouriériste Jean-Baptiste Godin, pour les familles du personnel de sa manufacture. La bibliothèque principale est située dans le bâtiment central du Palais social. Dans ses espaces accueillants, après le travail, la fréquentation de la lecture est habituelle, on lit, on emprunte à son gré ; elle participe pleinement à l'expérience d'émancipation de la classe ouvrière.

La censure des livres considérés comme socialistes ne tarde pas, toutefois, à arriver. Sous le Second Empire, les bibliothèques populaires seront mises sous surveillance (Agnès Sandras), car suspectées d'abriter

des textes séditieux ; la confrontation qui opposera les cléricaux et les démocrates laisse présager le débat autour de la laïcité de l'État.

Le contenu de cet ouvrage collectif est original, rigoureux, complexe et bien structuré. Cependant, ses auteurs étant quasiment tous des spécialistes d'histoire ou des conservateurs de bibliothèques, l'imaginaire utopique est un domaine qui y trouve peu de place. Je me permets alors d'ajouter l'évocation des lieux « immatériels » du savoir présent dans les utopies non réalisées, nées des visions progressistes et anticipatoires des écrivains militants, socialistes ou anarchistes, du XIX<sup>e</sup> siècle, telles que l'Humanosphère de Joseph Déjacque, Novutopie de Couturier de Vienne, les différents Paris à venir de Tony Moilin, de Jacques Fabien, de Charles Duveyrier, de Victor Fournel... Ces utopies du monde « tel qu'il sera », préconisent un avenir égalitaire fondé sur un capital de connaissances, que le droit universel à la lecture, et donc au savoir, contribuera à rendre possible. (C. IMBROSCIO)